FRC 3344.8

CONVENTION NATIONALE.

RAPPORT

Case FRC 14682

FAIT

A LA CONVENTION NATIONALE,

Au nom du Comité de Salut public, le premier Floréal ;

Sur la théorie du gouvernement démocratique, et sa vigueur utile pour contenir l'ambition, et pour tempérer l'essor de l'esprit militaire ; sur le but politique de la guerre actuelle, et sur la nécessité d'inspirer l'amour des vertus civiles, par des fêtes civiques et des institutions morales.

PAR BILLAUD-VARENNE.

Imprimé par ordre de la Société des Amis de la Liberté et de l'Egalité, séante aux ci-devant Jacobins, rue Honoré.

De l'Imprimerie du tribunal révolutionnaire.

AN 2 DE LA RÉPUBLIQUE.

THE NEWBERRY LIBRARY

RAPPORT

FAIT

A LA CONVENTION NATIONALE,

Au nom du comité de Salut public, le premier Floréal ;

Sur la théorie du gouvernement démocratique, et sa vigueur utile pour contenir l'ambition, et pour tempérer l'essor de l'esprit militaire ; sur le but politique de la guerre actuelle ; et sur la nécessité d'inspirer l'amour des vertus civiles, par des fêtes publiques, et des institutions morales ;

PAR BILLAUD-VARENNE.

CITOYENS,

A l'ouverture d'une campagne qui sera terrible, car il est temps de terminer cette lutte révoltante de la royauté contre la répu-

blique, le comité de salut public a senti la nécessité de fixer enfin les bases du système qui doit régler notre politique. S'il ne faut que du courage, ou un excès de désespoir pour entreprendre une révolution, il faut autant de persévérance que de sagesse pour la bien conduire; il faut en outre de la grandeur d'ame et du génie pour la terminer. C'est donc à vous à en prévoir toutes les chances, à en calculer tous les résultats. Trop long-temps nous avons marché au hasard. Qui n'a ni système arrêté, ni plan tracé, se rend le jouet des événemens, se met à la merci des passions humaines, se laisse entraîner continuellement par les circonstances loin du but où il veut tendre. Ce n'est pas ainsi qu'une prévoyante politique prépare ses succès. Elle s'étudie à prévenir les échecs désastreux, sans trop les craindre; elle profite des hasards favorables, sans jamais y compter. Tout ce qui est douteux lui paroît illusoire ou précaire. Tout ce qui est inopiné n'a souvent que la durée d'un éclair. Veut-on réussir avec certitude ? on doit commencer par connoître sa véritable position; par déterminer ce qui importe davantage; par élaguer tout ce qui n'est que spécieux; et alors, en prenant des mesures d'après ce concours de combinaisons, on marche d'un pas assuré; on renverse tous les obstacles; on écarte tous les périls; en

un mot, on arrive par la seule force de la direction qu'on s'est donnée.

Quand Rome brisa le trône et chassa les Tarquins, Rome, pour assurer cette révolution, n'eut que des ennemis extérieurs à combattre et à vaincre. Rome, encore à son adolescence, trouva même dans cette guerre le principe de sa grandeur. Ce fut la nécessité de se défendre qui, électrisant son énergie et son courage, centupla ses forces, et qui la rendit bientôt un colosse, ayant pour piédestal l'univers asservi. Mais vous, fondateurs de la République française, vous en avez jetté les bases sous des auspices bien autrement défavorables. Déjà la royauté ébranlée par la puissance du peuple, quoique fortement appuyée par les ennemis secrets du bonheur public, s'empressoit de conjurer l'orage, et avoit trouvé le temps pendant trois années de faire jouer tous les ressorts qui anéantissent la liberté. L'habitude de croupir depuis tant de siècles dans l'esclavage, les passions qu'elle enfante, les préjugés qu'elle enracine, les vices qu'elle propage, la misère qu'elle aggrave, devinrent dans les mains du despotisme autant de leviers propres à écraser le peuple par le peuple. Il ne manquoit plus, pour nous porter les derniers coups, que le fléau d'une guerre sanglante et simultanée avec les puissances de l'Europe, et avec nous-mêmes.

Aussi à l'ouverture de votre session, tandis que les Prussiens se répandoient comme un torrent fougueux dans les plaines de la ci-devant Champagne, que Léopold assiégeoit Lille et Thionville, Pitt marchandoit Toulon, et soulevoit Lyon et Marseille; enfin, la superstition remuant le limon impur des marais de la Vendée, réalisoit dans les départemens maritimes de l'Ouest, la fable de Gédéon. Certes, alors il étoit indubitable que quelque nouveau César croyoit déjà toucher au dénouement, en voyant la France déchirer, comme Caton, ses entrailles de ses propres mains. Mais Caton ne fut qu'un simple mortel; et le peuple, image de la nature, est impérissable comme elle. Comme elle, il sort plus ferme, plus puissant, plus majestueux du sein des tempêtes qui semblent menacer de confondre l'univers, et qui ne sont que des accidens nécessaires, pour renouveller par fois ce que les siècles ont usé.

La guerre qui paroissoit devoir consommer notre ruine, est pourtant ce qui nous a sauvés. La guerre, en enflammant tous les esprits, en aggrandissant tous les cœurs, en inspirant, comme passion dominante, la gloire de sauver la patrie, a rendu le peuple constamment éveillé sur ses dangers, sans cesse exaspéré contre les forfaits de la monarchie et du fanatisme, toujours aussi ardent pour combattre les despotes jusqu'au dernier,

qu'inexorable envers les traîtres méditant le massacre de nos armées et l'asservissement de la France. La guerre de la Vendée, en ralliant sous ses bannières les hommes les plus corrompus, a servi elle-même à purger la terre de la liberté, de ce ramas de brigands; elle a servi à mettre dans tout son jour l'atrocité du royalisme, la sanguinaire hypocrisie des prêtres; elle a servi à démasquer ceux-là même qui n'étoient restés sous les drapeaux de la république que pour mieux lui porter des coups plus sûrs, ou que pour mieux assouvir leur ambition sous les emblêmes du patriotisme. De-là, pour le peuple, de nouveaux traits de lumière qui, par cette série de cruautés et de trahisons, n'ont laissé par-tout que des impressions hideuses et révoltantes.

Ils portent donc avec eux un motif de consolation, ces événemens qui, par leur noirceur, ont perpétué et accru la haine de la tyrannie ! haine naturelle, juste et inséparable de l'amour de la liberté, qui, dans le passage subit de la servitude à la république, c'est-à-dire, de la dégradation de l'espèce humaine à l'élévation la plus sublime de sa dignité, a suppléé les vertus civiles que nous n'avions pas encore, et qui a atténué les résultats perfides de l'immoralité de tant d'êtres pervertis.

C'est cette haine profonde de la tyrannie qui, se mêlant par enthousiasme aux combi-

naisons même des conspirateurs, les a enlacés plus d'une fois dans leurs propres piéges. C'est elle qui les a enchaînés à son triomphe dans les journées du 14 juillet, du 6 octobre, du 10 août, du 31 mai; c'est elle qui, soutenant, en dépit de tant d'intrigues, l'opinion publique au plus haut degré, vous a entraînés dans ce tourbillon lumineux, loin du gouffre si souvent entr'ouvert sous vos pas, pour vous placer à une élévation qui met déjà vos ennemis sous vos pieds.

Maintenant il s'agit de s'y maintenir. Car, si la révolution est dans le peuple, son succès dépend des vertus, de l'énergie, de la sage politique de ceux qui tiennent le timon des affaires.

Le peuple français vous a imposé une tâche aussi vaste que difficile à remplir. L'établissement de la démocratie chez une nation qui a long-temps langui dans les fers, peut être comparé à l'effort de la nature dans la transition si étonnante du néant à l'existence; effort plus grand, sans doute, que le passage de la vie à l'anéantissement. Il faut, pour ainsi dire, recréer le peuple qu'on veut rendre à la liberté. Puisqu'il faut détruire d'anciens préjugés, changer d'antiques habitudes, perfectionner des affections dépravées, restreindre des besoins superflus, extirper des vices invétérés, il faut donc une action forte, une impulsion véhémente, propres à développer les vertus

civiques et à comprimer les passions de la cupidité, de l'intrigue et de l'ambition.

Citoyens, l'inflexible austérité de Lycurgue devint à Sparte la base inébranlable de la république : le caractère foible et confiant de Solon replongea Athènes dans l'esclavage. Ce parallèle renferme toute la science du gouvernement. Le consul Brutus, en condamnant à la mort ses deux fils coupables de trahison, prévit bien qu'une telle sévérité, frappant à-la-fois d'admiration et de terreur, étoufferoit pour long-tems tout germe de conspiration : calcul tellement juste, qu'après cet exemple terrible, il ne resta plus d'autre ressource à Tarquin, que de tenter le sort d'un combat dans lequel il fut vaincu, et la liberté de Rome assurée. Aussi, qui osera aujourd'hui projetter la ruine de sa patrie, depuis que vous avez mis la justice à l'ordre du jour ? La république plane seule triomphante, lorsque toutes les factions sont abattues ; et leurs vils agents, ne songeant plus qu'à leur sûreté personnelle, ressemblent aux tronçons épars d'une vipère qui cherchent en vain à se réunir, et dont les convultions sont les derniers symptômes de l'existence.

Quels flots de sang on eût épargnés, si, le 14 juillet, la massue du peuple eut exterminé l'odieux Capet et ses infâmes courtisans ! Les révolutions sont un état de guerre politique, entre une nation poussée à bout, et les domi-

nateurs qui l'ont pressurée. Ceux-ci, dans leur rage ne respirent que massacres et dévastations, autant pour se venger de l'essor qu'a pris le peuple, que pour le ramener à la servitude par la terreur et par la désolation. C'est le meurtre prémédité du corps social, qu'on ne peut prévenir que par la mort des conjurés. C'est l'assassin qu'on tue pour ne pas tomber sous ses propres coups. L'échafaud de Catilina sauva la vie au sénat romain et à des milliers de victimes. Avoir frappé les chefs de deux conspirations également puissantes; c'est avoir évité la perte des hommes qu'ils égaroient; c'est avoir soustrait au carnage le peuple et ses représentans; c'est avoir préparé le triomphe de nos armes, en forçant les postes avancés de l'ennemi; en enlevant son quartier-général, avant même de lui livrer bataille.

Ce n'est pas que la malveillance se taise, lorsqu'elle pourra moins s'agiter que jamais; elle, qui s'attache à toutes les nuances politiques pour en tirer avantage; elle, qui ne rêve que désordre et cahos; pour assurer ses succès; elle, en un mot, qui épie sans cesse les bonnes et les mauvaises actions pour empoisonner le bien et aggraver le mal! Attendez-vous donc que réduite à vous calomnier, elle s'empressera de répandre quelques nuages sur vos intentions, dans l'espoir de vous enlever la confiance publique. Si les rênes du gouvernement

sont flottantes, le fourbe ambitieux se plaint que ceux qui les dirigent manquent d'énergie, de vues, d'expérience : et ces clameurs et ce zèle affecté n'ont pour objet que d'envahir des places où l'on puisse se partager les débris de l'état. Mais l'attitude du gouvernement est-elle ferme et imposante ? aussi-tôt l'intrigue épouvantée essaie de jetter l'effroi dans les esprits foibles, et de rallier à son parti les consciences qui ne sont pas sans peur et sans reproches. Cette alternative met la patrie entre ces deux écueils, difficiles peut-être à éviter, si la liberté pouvoit suivre la même marche que la tyrannie. Celle-ci sent le besoin de s'envelopper des ombres du mystère, pour cacher une partie de sa difformité. L'autre, au contraire, se place en évidence, de peur que ses formes robustes et ses mouvemens nerveux ne prennent dans l'obscurité une empreinte défectueuse.

La publicité de vos délibérations, étant la double garantie des droits du peuple, et de son opinion à votre égard, devient votre mutuelle sauve-garde. Ainsi, tant qu'il existera une race impie, prolongeant les crises de la révolution, ou pour en empêcher l'affermissement, ou pour la faire tourner à son profit, ne craignez point de vous montrer sévères. La justice est tellement dans la nature, que jamais aucune nation ne se souleva contre elle. C'est l'iniquité seule qui révolte. Celui

qui est jugé d'avance par ses remords, ne trouve même pas au fond de sa conscience, un appui contre sa condamnation.

A la vérité, la justice fut trop long-temps une expression abusive, ou plutôt profanée. Trop long-temps l'oppression, la mauvaise foi, la cupidité ont couvert leurs attentats du manteau sacré de la justice; mais elle a des traits si prononcés, elle a un caractère si fortement calqué sur les droits de l'homme et sur les vertus, que sa physionomie ne peut paroître équivoque.

La justice est la raison et la volonté du peuple, et non la décision arbitraire et incohérente des magistrats qui en sont l'organe. La justice se constitue par une exacte similitude pour tous les citoyens, d'utilité commune et d'obligation individuelles, de récompenses nationales et de peines afflictives. De sorte que l'égalité n'est elle-même que le règne de la justice dans toute sa plénitude, ce qui détruit cette fausse idée que le machiavélisme s'efforce de suggérer, en peignant artificieusement l'égalité, sous les couleurs dégoûtantes de la licence et du brigandage.

La justice est dans le supplice de Manlius qui invoque envain trente victoires effacées par sa trahison. L'iniquité apprête la cigüe que boit Socrate, refusant à ses amis de se dérober à la mort, par respect pour les loix. La justice appelle deux fois en juge-

ment Pausanias, n'ayant pu le convaincre d'intelligence avec Xercès, dès la première citation. Elle rejette dédaigneusement la ridicule accusation de Quintus et de Pétilius, contre Scipion l'Affricain. La justice s'indigne de la fierté et de l'avarice de Coriolan, et le condamne à l'exil, pour avoir osé faire une demande contraire aux intérêts du peuple, tandis qu'elle va chercher Fabricius et Paul-Emile dans l'obscurité des travaux champêtres, pour les placer à la tête des légions qui ont vaincu Pyrrhus et Carthage. La justice est l'organe de la vérité, et la foudre qui pulvérise l'imposture. La justice abhorre la cruauté; et son glaive ne frappe les têtes coupables que pour soustraire le peuple aux poignards des assassins. La justice est l'égide des nations libres, contre la fureur de dominer; elle sert d'appui à l'innocence contre la perversité puissante ou ambitieuse, elle encourage le talent, elle frappe de réprobation le vice et l'intrigue.

Ainsi, tant que l'homme probe respire en paix, et que le méchant est seul comprimé, le gouvernement fait son devoir. La tyrannie commence le jour où l'on est proscrit, parce qu'on est pur, ou parce que la passion chaleureuse de la liberté, oppose une résistance invincible, à des actes vexatoires. Et dès ce moment, le gouvernement perd sa véritable force; cette force morale qui, iden-

tifiée à l'opinion publique, s'élève au-dessus des passions humaines ; cette force plus puissante que les bayonettes, et que le despotisme lui-même cherche à ménager ; cette force qui rompt tout-à-coup les fers d'une nation esclave, en provoquant une explosion contre le tyran, devant qui l'on trembloit tout-à-l'heure ; cette force qui, repoussant Thémistocle et Miltiade, donna tant de prépondérance à Aristide, uniquement, parce qu'il fut juste. Malheur donc à ceux pour qui le règne de la justice devient un signal de stupeur ! Ceux-là sont les ennemis de tout ordre social, puisqu'il n'existe ni gouvernement, ni liberté, ni prospérité publique, sans ce mobile coërcitif, qui règle tous les mouvemens du corps politique, et qui leur donne un développement sage et utile. Apparemment ces êtres si fort effrayés prennent le cri de leurs remords pour la voix publique qui les désigne ; qui les traduit déjà aux pieds des tribunaux. Insensés ! Profitez du moins des exemples qui vous terrifient. Si vous craignez l'échafaud, songez qu'on y arrive à grands pas, en marchant d'erreurs en écarts, et bientôt de délits en forfaits.

Citoyens, travailler sans relâche à la solidité indestructible de la république ; voilà la première, la plus impérative de vos obligations. Tout ce qui ne tend pas directement à cette fin, devient une faute grave : tout ce

qui s'y oppose est un attentat. C'est creuser soi-même l'abyme sur les bords duquel vous devez employer toute votre puissance, pour arrêter le peuple. Que dis-je ! s'il étoit entr'ouvert, nouveaux Décius, ce seroit à vous seuls à vous y engloutir pour le combler ! il n'est point de dévouement, il n'est point de sacrifice que la patrie n'ait le droit d'exiger de vous. Placés au premier poste, vous avez contracté l'engagement de sauver le peuple; et ce ne sont pas des législateurs qui ont déjà fait de si grandes choses, qui pourront trahir leur serment. Qu'importe la mort, quand la gloire vous immortalise, quand tous les hommes de biens vous regrettent, quand tous les cœurs magnanimes se font honneur de vous ressembler !

La mort de Pelletier et de Marat a donné deux commotions salutaires au corps politique, par l'horreur qu'inspirent de si noirs attentats. Ces deux hommes ont marqué et leur place et la nôtre. La honte est pour celui qui, de cette enceinte, ne fixeroit pas ses regards sur le Panthéon ! que seroit-ce donc pour quiconque voudroit s'arrêter ? La mort des défenseurs de la liberté crie encore plus fortement vengeance contre ceux qui paralisent la marche de la révolution, que contre les despotes qui nous font la guerre. Ces monstres sont par état les dévastateurs de l'univers. Mais le mauvais citoyen est un meurtrier per-

fide qui plonge traîtreusement le couteau dans le sein de ses propres frères. Crime atroce qui reçoit tôt ou tard sa punition !

Le sang qu'a fait couler la trahison de Montesquiou, est déjà retombé sur la tête de Vergniaud et de ses complices, qui surprirent le rapport du premier décret lancé contre ce général. Ce fut la longue impunité accordée à ce conspirateur qui enhardit l'infâme Brunet à suivre son exemple; qui inspira tant d'audace au scélérat Custine; qui permit au fourbe Houchard de nous ravir les fruits d'une victoire qui pouvoit terminer la guerre par le cernement de l'armée anglaise, et par la prise de son duc d'Yorck..

Périssent, comme ces traîtres, tous les généraux qui les imitent. Si les émigrés ont été au désespoir en apprenant la nouvelle du supplice d'Hébert et de Ronsin, les rois ligués contre nous pâliront : il seront perdus le jour où les états-majors de nos armées auront enfin été complètement épurés. C'est-là que toutes les factions ont eu soin de placer leurs créatures, pour se former des points d'appui ; c'est-là que les partisans artificieux de l'ancien régime sont allés se porter pour donner plus facilement la main à leurs amis secrets. Mais croyez que la recherche s'en fait scrupuleusement ; et peut-être pour achever de nous faire connoître tous les hommes vendus, en trouvera-t-on la liste à la première escarmouche, dans

dans le porte-feuille de quelque Autrichien. Quoi qu'il en soit, nous frapperons sans pitié ceux dont les masques pourront tomber successivement. C'est l'hécatombe la plus propice qu'on puisse offrir à la victoire.

D'ailleurs, quand on a douze armées sous la tente, ce ne sont pas seulement les défections qu'on doit craindre et prevenir : l'influence militaire, et l'ambition d'un chef entreprenant qui sort tout-à-coup de la ligne, sont également à redouter. L'histoire nous apprend que c'est par-là que toutes les républiques ont péri. Dans une monarchie, la force armée est le premier instrument et la première victime du despotisme ; dans un état libre, les chefs qui la commandent sont toujours inquiétans. Il faut appréhender quelquefois jusqu'à leurs exploits. Dumouriez triomphe à Jemappe, et ses victoires dans les Pays-bas n'avoient pour objet que d'investir ce scélérat d'une confiance sans bornes ; afin qu'il pût plus aisément anéantir la république. Tout peuple jaloux de sa liberté doit se tenir en garde contre les vertus même des hommes qui occupent des postes éminens. C'est la confiance aveugle qui enfante l'idolâtrie; et c'est l'idolâtrie qui égare l'amour-propre, qui réveille l'ambition, qui corrompt les ames foibles et disposées à devenir vicieuses. Le fourbe Périclès se servit des couleurs populaires, pour couvrir les chaines qu'il forgea

aux Athéniens ; il fit croire long-temps que jamais il ne montoit dans la tribune, sans se dire à lui-même : *songe que tu vas parler à des hommes libres.* Et ce même Périclès, étant parvenu à s'emparer d'une autorité absolue, devint le desposte le plus sanguinaire. Au reste, n'oubliez pas que le premier tyran de Rome, parti de cette cité, avec le titre de simple général, y rentra après la conquête des Gaules en vainqueur et en maître ; n'oubliez pas que l'armée de Fairfax appuya l'usurpation de Cromwel ; n'oubliez pas les tentatives de Lafayette pour faire marcher le camp retranché de Sedan sur Paris ; n'oubliez pas sur-tout l'intention bien prononcée tout récemment de vous conduire à la statocratie, en hérissant insensiblement la France d'armées révolutionaires : comme si dans un état où tout citoyen et soldat, la force publique de l'intérieur pouvoit être autre chose que la masse du peuple. Aussi ont-ils voulu bien ouvertement la contre-révolution, tous ceux qui ont tenté tour-à-tour d'empêcher l'armement des citoyens. Les tyrans qui divisent leurs sujets en oppresseurs et en opprimés, rangent dans la classe des délits le droit de port d'arme, quand on n'est pas sur la liste de leurs satellites. Grande leçon pour les nations libres où chaque individu pénétré de ses droits doit être plus attaché à son fusil et à sa pique qu'à son existence ! Cette masse imposante et compacte

du peuple sera dans tous les tems l'unique contre-poids propre à balancer les dangers de l'ascendant que donne le commandement militaire, si le gouvernement indentifié à la nation, sait, par sa prudence et par sa vigueur, établir par-tout un équilibre parfait. Semblable à la raison qui fait de l'homme un être sublime tant qu'elle le dirige, et un insensé ou un furieux, du moment qu'elle l'abandonne.

Le gouvernement militaire est le pire, après la théocratie, plus funeste seulement parce qu'elle s'enracine jusqu'au fond des consciences, et que ses victimes sont des Seïdes : le gouvernement militaire n'a pour ministres que la violence et la mort ; c'est un glaive laissé dans les mains de la cruauté personnifiée ; c'est un tigre altéré de sang, et redoutable encore, quand il est enchaîné. Puisse l'horreur qu'il inspire ne jamais s'affoiblir, et nous rappeller sans cesse qu'il n'est qu'une fermeté soutenue et coactive, qui soit capable d'écarter ce nouveau péril ! C'est un principe politique, renfermé dans cet axiôme d'un ancien : *Cedant arma togæ.* César eut-il méprisé le décret qui le destituoit, eût-il osé passer le Rubicon, s'il n'eût point été instruit que déjà le sénat de Rome se laissoit maîtriser par Pompée ?

Restez donc grands comme le peuple que vous représentez, et vous en imposerez par votre énergie à tous les élans de l'ambition, et d'un seul regard vous ferez rentrer dans la

fange tous ces reptiles qui se traînent autour de vous, pour s'élever en parcourant la cime où vous êtes ; et les rois que nous combattons, fussent-ils des géans, ils ne paroîtront plus que des pygmées en votre présence. Qu'ils viennent tous avec leur horde d'esclaves ! vingt-cinq millions d'hommes sont debout pour accourir à votre voix, si nos légions étoient insuffisantes : mais quoi ! leur nombre a doublé depuis les victoires de Dunkerque, de Maubeuge, de Toulon, de Landau ; et certes, avec des troupes si enflammées de valeur et de patriotisme, il n'en faut pas tant pour achever la défaite d'ennemis à moitié terrassés.

Nous ne vous parlerons point des puissances dont l'existence, liée à la vôtre, les contraint de rester neutres, ni de celles qui n'attendent qu'un dernier coup d'audace de notre part, pour se détacher entièrement de la confédération royale, ou même pour se prononcer contre elle. Il suffit de considérer sous les rapports politiques vos ennemis déclarés, et vous verrez que cette guerre porte en soi la source de votre splendeur, et le germe de leur propre destruction. Car, eussent-ils jamais obtenu le plus léger avantage sur des républicains, sans les perfidies successives de ces chefs indignes de les conduire dans le chemin de la gloire, et qui seuls ont prêté à ces bandes d'esclaves quelques succès éphémères ? Déjà, par l'énergie que vous avez mise dans votre

marche, vous avez brisé tous les intérêts liberticides ; déjoué toutes les spéculations qui avoient armé les cours de l'Europe contre nous. Quel espoir peut rester à Léopold et au roi d'Espagne, depuis que la justice nationale a scellé la liberté française par le sang impur de ses tyrans ? Les prétentions de la Prusse et de l'Angleterre sont rentrées dans le néant avec Brissot, Carra, Hébert, Danton et Fabre-d'Eglantine. Ce n'est pas le dépécement de la France que vouloient les puissances coalisées, mais le rétablissement de la royauté ; mais le renversement d'une république, qui, préparée par le progrès des lumières, basée sur la liberté et l'égalité, défendue par une nation puissante, menaçoit leur propre couronne. Monarques ignorans, si vous connoissiez l'histoire, vous sauriez que Porsenna prétendit aussi rétablir Tarquin sur le trône ; mais que l'entreprise héroïque d'un seul homme fit autant qu'une armée victorieuse : vous sauriez que Mutius-Scœvola, par une intrépidité plus qu'humaine, avertit le roi d'Etrurie qu'il n'y avoit qu'une retraite précipitée qui pût le soustraire au danger d'avoir imprudemment attaqué une nation capable d'enfanter de si grands prodiges. Et vous, qui jouez le rôle de ce despote, que pouvez-vous donc attendre de la guerre des tyrans contre la liberté ? La mort : quand douze cent mille républicains sont là pour vous

la donner ! Vous l'avez voulu. Hé bien, nous ne nous arrêterons point que vous ne soyez vaincus ; et votre puissance réduite à l'impossibilité absolue de nuire ou même d'inquiéter une nation qui sera libre en dépit de vous et de vos perfidies !

Mais, rassurez-vous, peuples chez qui nous allons porter la foudre. Ce n'est pas vous, vous que la servitude tient rampans dans la poussière, que ses éclats peuvent atteindre. La foudre ne pulvérise dans les forêts que les chênes orgueilleux qui percent jusqu'aux nues. La foudre de la liberté ne peut avoir pour point de mire que ces tours gothiques, qui, de leur faix gigantesque, surchargent la terre et écrasent l'humanité. Il faut donc que les deux maisons d'Autriche et de Bourbon s'écroulent jusques dans leurs fondemens, pour construire de leurs décombres un temple à la paix, qui soit indestructible.

Et toi aussi, tremble Albion ! l'heure de ta décadence n'est pas éloignée. Tu n'as eu jusqu'à ce jour que l'audace du crime. Ta foiblesse est démontrée par la lâcheté de tes moyens. On n'a pas recours à la perfidie, à la corruption, à l'infâmie d'une fabrication avouée de faux assignats, quand on trouve en soi-même quelque sentiment de force ou de valeur. Qu'est devenu cet orgueil qui te faisoit prétendre à l'empire des mers, et couvrir l'Océan de tes forteresses

flottantes ? Songe donc que ce n'est pas de l'or qu'il faut pour subjuguer un peuple qui est plein de l'amour de la liberté. Nous t'avons appris à Toulon qu'une ville enlevée d'assaut est une propriété plus réelle que celle qu'on achète. Quel spectacle honteux offres-tu à l'univers ! Tu fuis lâchement sur la Méditerranée pour aller rejoindre le traître Paoli, ton complice, et tâcher de nous prendre la Corse affoiblie d'avance par la guerre civile que tu y as allumée. Dans la Manche, ta flotte se tient à l'ancre, pour observer de loin si les flammes de l'incendie que tu fomentes depuis dix-huit mois parmi nous, n'étincelleront pas enfin des extrémités de la république jusqu'à son centre. Vas, tu as encore ici perdu tes guinées ! La nation française n'est pas cette poignée d'hommes tarés, toujours prêts à se vendre à qui veut les tenir à sa solde, ni quelques déserteurs de la cause populaire, qui tombent d'eux-mêmes en courant après la fortune ou l'envahissement du pouvoir. Célèbre cabinet de Londres, voilà pourtant le résultat de ta haute politique ! Un opprobre éternel pour toi-même, et l'échafaud pour tes amis !

Maintenant, il ne reste plus pour vous frapper qu'à vous combattre ; car nous avons aussi des flottes prêtes à mettre à la voile ; et de plus, des républicains pour les monter et pour vaincre les vils esclaves d'un des-

pote imbécile ! On va donc sonner au même instant et la charge et l'abordage qui furent toujours pour l'ardeur française le signal de la victoire. Un plan général de campagne est arrêté ; il a pris même un caractère plus terrible en se combinant au sein des orages : il est calqué sur ce principe politique : Nous marchons, non pour conquérir, mais pour vaincre : non pour nous laisser entraîner par l'ivresse des triomphes, mais pour cesser de frapper à l'instant où la mort d'un soldat ennemi seroit inutile à la liberté. L'expérience des siècles nous a suffisamment prouvé qu'un peuple guerrier apprête pour lui-même le joug qu'il impose aux autres nations. La soif des conquêtes ouvre l'ame à la fierté, à l'ambition, à l'avarice, à l'injustice, à la férocité : passions, qui transforment tôt ou tard le petit nombre en dominateurs et le surplus en esclaves. Mais nous qui ne voulons fixer la victoire que pour assurer la république, nous savons que cette campagne doit être décisive. Après quatre années d'efforts, d'oscillations, de déchiremens, il est temps que cette chaîne de calamités ait un terme. Sentiment inné de la conservation des êtres, c'est réaliser ton propre vœu ! et si le sang coule encore, du moins va-t-il servir, pour la première fois, à sceller à jamais les droits de l'humanité. C'est le dernier sacrifice meurtrier dont elle aura à gémir ;

puisqu'il est offert pour fixer le retour sur la terre de l'appréciation des hommes, de l'estime qu'ils se doivent, de la confiance qu'elle inspire, de la probité qui la suit, de la bienveillance qui l'accompagne, de l'activité laborieuse, honorée, de l'émulation qu'elle excite, du bien-être individuel qu'elle procure, et de l'harmonie civile qui lie étroitement tous les citoyens par le charme d'une si belle existence !

Tel est le tableau ravissant qui doit adoucir et dissiper insensiblement les ombres de notre horison politique. Sachons faire sentir ces êtres blasés qui ne croient même pas à la possibilité de la vertu, parce que leur haine méphitique a trop souvent flétri ce qu'ils approchent, mais ils mentent eux-mêmes à leur conscience. Ils n'auroient donc pas d'ame, s'ils n'ont jamais senti les remords ? Les vices sont comme les plantes vénéneuses : il faut les chercher exprès pour en trouver ; au lieu que les productions salutaires et vivifiantes croissent de tous côtés sous nos pas.

Cependant, il ne suffiroit point d'avoir mis la justice et la vertu à l'ordre du jour ; si l'on ne s'empressoit d'en accélérer les développemens par l'instruction publique ; non, suivant l'idée qu'on attache communément à cette expression, mais telle qu'elle doit être chez un peuple qui se régénère. Pour lui, l'instruction publique n'est pas seulement dans les écoles,

ni exclusivement pour l'enfance ; elle est destinée à tous les citoyens. Ce n'est point la simple culture de l'esprit ; mais l'épuration du cœur ; mais la propagation des sentimens républicains. On répand cette instruction par des institutions propres à faire connoître à tous les citoyens, les vérités simples qui forment ces élémens du bonheur social. Elle est dans la dignité et l'importance des délibérations ; elle est dans le zèle et les discussions lumineuses des sociétés populaires ; elle est dans tous les lieux où la nation se rassemble ; elle est dans les armées où les héros de la liberté s'endurcissent aux fatigues, et apprennent à braver la mort, pour assurer le triomphe de la république ; elle est dans l'exemple des vertus privées que donne un père de famille entouré de ses enfans. Cette instruction publique découle aussi des bons ouvrages de morale, des journaux patriotiques, des pièces de théatre, exemptes d'obscénités, et ne retraçant que des scènes de vertus et de civisme : elle est encore dans les fêtes publiques, et même dans les monumens érigés aux grandes actions, à la piété filiale, à tous les élans sublimes qui honorent le cœur humain. Oublier dans un état libre d'éclairer la nation par tous les moyens qui parlent aux sens et à l'ame, c'est perdre de vue ce qui peut coopérer le plus efficacement à sa réformation ; c'est compromettre la liberté, en négligeant

de créer un caractère national qui identifie de plus en plus le peuple à sa constitution. Si la tyrannie a besoin d'abrutir l'espèce humaine pour la mieux comprimer, la république exige que chacun connoisse ses droits et ses devoirs ; pour que, jaloux de conserver les premiers, il devienne plus scrupuleux à remplir ses obligations.

La société est un échange journalier de secours réciproques ; et celui-là n'est pas bon citoyen, dont l'ame ne s'épanouit pas, quand il trouve l'occasion d'obliger son semblable. Concentrer le bonheur en soi-même ; c'est s'isoler au détriment de l'association civile ; c'est circonscrire ses propres jouissances, en renonçant aux plus douces sensations, à la bienfaisance, à la gratitude, à l'amitié même.

Citoyens, vous aurez beaucoup fait pour la patrie, si, par le désintéressement qui illustra les fondateurs des républiques anciennes, vous apprenez aux Français à se dépouiller de ce funeste égoïsme, reste impur du système monarchique qui divise, pour constituer sa puissance dans la désunion et par suite, dans la foiblesse de ceux qu'il opprime. Egoïsme qui ne montrant à chacun que sa ville ou soi-même, engage les uns à tout arrêter, et les autres à vouloir obtenir au-delà du besoin, ce qui dérange sans cesse les répartitions combinées par le gouvernement. Egoïsme qui fournit un

moyen de plus à la malveillance, en réunissant encore à nous fédéraliser par départemens, par districts, par communes, par familles, par individus. Quoi ! dans la contrée la plus industrieuse et la plus fertile, une disette factice se perpétue. Est-ce à nous, à nous souiller des crimes de la tyrannie ? Que firent de plus l'infâme Terray et l'odieux Foulon ? Jettés sur la terre pour jouir de ses bienfaits, comment pouvons-nous en être plus avares qu'elle-même ? Voyez les campagnes, jamais elles ne donnèrent de plus belles espérances ; et c'est nous qui les rendrions vaines ! c'est nous qui disputerions d'inhumanité avec les barbares qui nous cernent ! c'est nous qui calculerions de sang-froid notre propre ruine : Français, que faites-vous ? L'ennemi nous a-t-il vaincus ? La liberté est-elle perdue, pour songer nous-même à nous exterminer ? Mais ce projet exécrable n'appartient qu'à quelques monstres cachés encore dans le repaire anfractueux du crime. Ils ont beau faire, ils n'échapperont pas à l'œil perçant de la justice ; elle est déjà sur leurs traces, et son bras vengeur et inexorable saura dans peu en délivrer l'univers.

Assurément, ce seroit avoir une étrange idée de la liberté que de supposer, qu'a l'exemple du royalisme licencieux, elle pût même tolérer l'absence des vertus civiles ; ce n'eût pas été la peine de faire une révolution qui a coûté tant de sacrifices, et ce n'est point pour

substituer à un régime tissu de forfaits, un gouvernement souillé par de nouvelles taches, que les soldats de la patrie affrontent la mort, et déploient chaque jour tant de constance et d'héroïsme; la république est la fusion de toutes les volontés, de tous les intérêts, de tous les talens, de tous les efforts, pour que chacun trouve dans cet ensemble de ressources communes, une portion de bien égale à sa mise. Prétendre au-de-là, c'est être injuste; s'en emparer, c'est devenir coupable; une seule exception est légitime, celle qui réclame en faveur des infirmités, de la vieillesse, des revers imprévus : citoyens, nous avons promis d'honorer le malheur; il sera bien plus beau de le faire disparoître; aussi la mendicité va-t-elle enfin trouver son extinction dans la munificence nationale, non, à la manière des rois; ils entassent des milliers d'infortunés dans des hospices, tombeaux qui engloutissent le misérable, pour prolonger son existence dans l'oppression et dans la douleur, tandis que l'orgueil du despotisme en retire un double avantage, celui de pouvoir se parer d'une apparence de commisération et de libéralité, et celui, plus dangereux encore, de se montrer moins odieux, en dérobant aux regards de la multitude, une partie du tableau révoltant des maux que ses folies et ses concussions attirent sur l'humanité. Un peuple généreux, au contraire, uniquement mu par

des sentimens d'équité, distribue des secours sans ostentation : ils parviennent à domicile : c'est la vraie bienfaisance qui va elle-même chercher le besoin relégué dans l'obscurité, et qui sait qu'on n'a rien fait pour l'indigence, si l'on ne lui tend la main que pour lui enlever la plus douce consolation, que pour l'arracher des bras de sa famille et de ses amis. Voulez-vous empêcher que cette lèpre politique attaque désormais le corps social ? faites qu'on ne puisse pas se dispenser, sans se couvrir de honte, de se mettre en état d'exercer une profession utile; faites, sur-tout, que nul, avec des bras vigoureux et l'amour du travail, ne cherche vainement à s'occuper ; que des édifices publics, que des ateliers, que des canaux, que des grandes routes offrent par-tout au citoyen laborieux un travail assuré. Le despotisme place le misérable entre le besoin et le crime : dans un état libre, on épargne à l'innocence indigente la nécessité de se rendre coupable.

Saisissez l'homme dès sa naissance, pour le conduire à la vertu par l'admiration des grandes choses, et l'enthousiasme qu'elles inspirent. Que chaque action héroïque ait son trophée ; que chaque sentiment généreux soit célébré dans des fêtes publiques et fréquentes. Ce sont ces tableaux animés et touchans qui laissent des impressions profondes, qui élèvent l'ame, qui agrandissent le génie, qui électrisent tour-à-tour le civisme et la

sensibilité : le civisme, principe sublime de l'abnégation de soi-même ; la sensibilité, source inépuisable de tous les penchans affectueux et sociables. Ce sont ces rapprochemens réitérés qui conduisent insensiblement les hommes à se faire un besoin de se rechercher, de se mêler ensemble, qui les accoutument à placer leur plaisir le plus vif dans leur réunion ; et leur joie dans une participation générale aux mêmes transports, aux mêmes jouissances. Que la patrie, mère commune, serre indistinctement dans ses bras tous ses enfans ! Sans les préférences injustes et marquées de nos parens, les membres d'une même famille s'estimeroient et se chériroient à l'envi. Que ses soins s'étendent jusqu'aux derniers instans de l'existence ; et songez qu'il ne seroit point inutile pour l'opinion que la patrie présidât elle-même à la pompe funèbre de tous les citoyens. La mort est un rappel à l'égalité, qu'un peuple libre doit consacrer par un acte public qui lui retrace sans cesse cet avertissement nécessaire. Une pompe funèbre est un hommage consolant qui efface jusqu'à l'empreinte hideuse du trépas ; c'est le dernier adieu de la nature. L'homme pervers est le seul que la réprobation publique précipitera dans le tombeau avec le mépris ou l'indignation qui doivent poursuivre le crime au-delà même du néant.

Citoyens, c'est ainsi qu'au sein de l'erreur,

des préjugés, de l'ignorance, l'antiquité a produit de si grands hommes. C'est ainsi qu'on monte les consciences et l'opinion au ton des ames libres. C'est ainsi que le gouvernement trouve toute facilité d'opérer le bien par l'ascendant de la moralité : en un mot, c'est ainsi que chaque jour on attache plus fortement le peuple à la liberté, et qu'on intéresse de plus en plus ses défenseurs à hâter son triomphe; ne fût-ce que pour venir promptement jouir des fruits de la victoire, de la constance, de la raison et de la justice, seul mobile de la prospérité publique.

Voici le projet de décret que je suis chargé de vous présenter.

DÉCRET.

La convention nationale, après avoir entendu le rapport du comité de salut public, déclare, qu'appuyée sur les vertus du peuple français, elle fera triompher la république démocratique, et qu'elle punira tous ses ennemis.